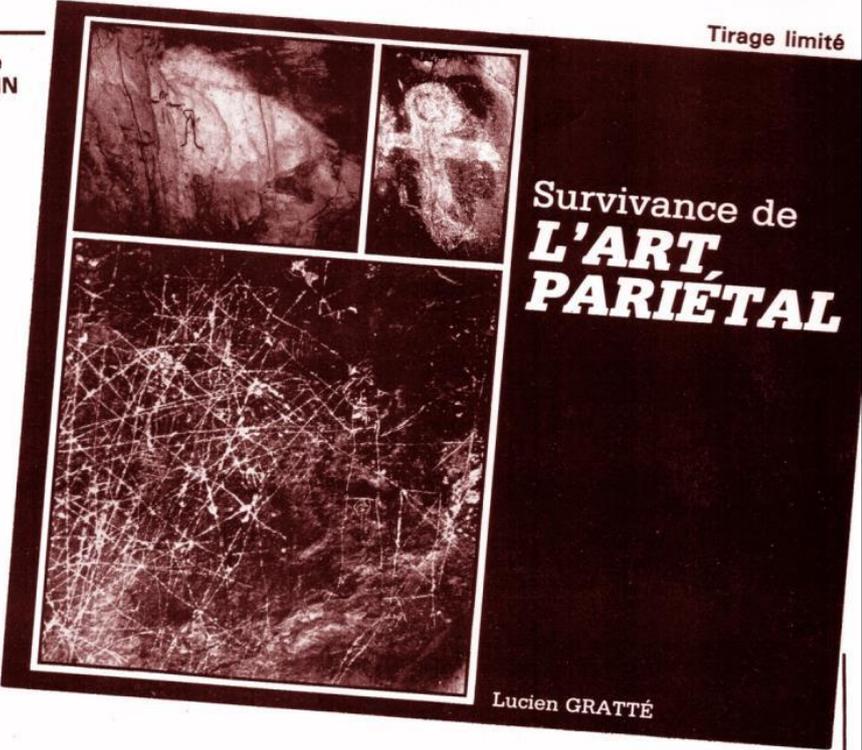


**Préface de Paul BELLIN**



**Tirage limité**

**Survivance de L'ART PARIÉTAL**

Lucien GRATTE

*Remarquable synthèse que celle réalisée par Lucien GRATTE. Avec la rigueur méthodique du chercheur scientifique qui n'exclut pas l'émotion de l'homme interrogeant un passé plus ou moins loquace, l'auteur nous conduit sous des voûtes séculaires, à travers d'étranges arcanes, et nous révèle les mystérieux messages que les hommes nous ont légués depuis l'aube des temps post-glaciaires jusqu'au seuil des temps modernes. Il s'agit là d'une émouvante réhabilitation d'un « art » ou simplement d'un « langage » trop négligé jusque-là par les chercheurs. Cet ouvrage passionnera autant les spéléologues que les spécialistes de l'art pariétal et rupestre.*

Gérard AIMÉ

Commandes à :

**Lucien GRATTE**  
26, rue de l'Oustalet  
Gagnac-sur-Garonne  
31150 FENOUILLET

Prix : 85 F + 13 F de port  
Règlement joint à la commande

Découverte d'un monde extraordinaire, où le trait de l'artiste est l'explication de la vie de l'Homme post-préhistorique, jusqu'au Moyen âge.  
Voyage à travers les cavités mystérieuses patiemment répertoriées dans toute la France. Une nouvelle spéléologie est née avec cette fantastique bande dessinée que nous révèle Lucien GRATTE.  
Un ouvrage à posséder, à lire, et à emporter avec soi dans les pérégrinations à travers la France.

Jacques SAUTEREAU de CHAFFE

Survivance de  
**L'ART PARIÉTAL**

Un ouvrage de 120 pages 20 × 24 à l'italienne, sous couverture couleurs, abondamment illustré (photos, dessins, planches...).

L'art pariétal des cavernes ne s'éteint pas avec le Paléolithique. Au contraire, une longue tradition le maintient à travers la protohistoire et les temps historiques...

Peu de chercheurs ont abordé ce domaine passionnant et pourtant totalement méconnu en France.

A travers dix ans de recherches, l'auteur recense les sites en grottes français actuellement connus (plus de 100), propose des « pistes » en matière de datation et d'interprétation et aborde le problème des symboles communs à l'art rupestre.

Publicité parue dans la revue trimestrielle *Spelunca* n° 17, janvier-mars 1985. Le tirage était de 500 exemplaires ; la couverture l'était la seule à avoir des photos couleurs, soit un anthropomorphe du Trou du Calel à Soréze, Tarn, une croix de la grotte d'Olbiac à Auzat en Ariège et un panneau gravé de la grotte de Santo-Eulasio à Ormolac – Ussat-les-Bains, toujours en Ariège.

## AVANT-PROPOS

En 1985, j'ai publié sous ce nom un ouvrage au format 20 x 24 cm, de 102 pages. L'idée m'en était venue, notamment parce qu'ayant créé la revue SpéléOc et m'occupant depuis quatre ans de Spelunca, la revue trimestrielle de la Fédération française de spéléologie, j'avais constaté dans bien des écrits qu'il existait dans les grottes des figurations pariétales manifestement non préhistorique, assez énigmatiques, il faut bien le dire, et il m'avait semblé que la caverne avait connu en quelque sorte un phénomène de « survivance ». Le dictionnaire Hachette de l'époque en donnait la définition suivante : persistance de ce que l'évolution sociale, historique, etc., aurait pu faire disparaître, et donnait comme exemple « la survivance d'une ancienne coutume ».

À cette époque, d'ailleurs, on disait qu'après la fréquentation des préhistoriques, les grottes avaient été désertées ; on parlait même de la « grande peur médiévale devant la caverne » !

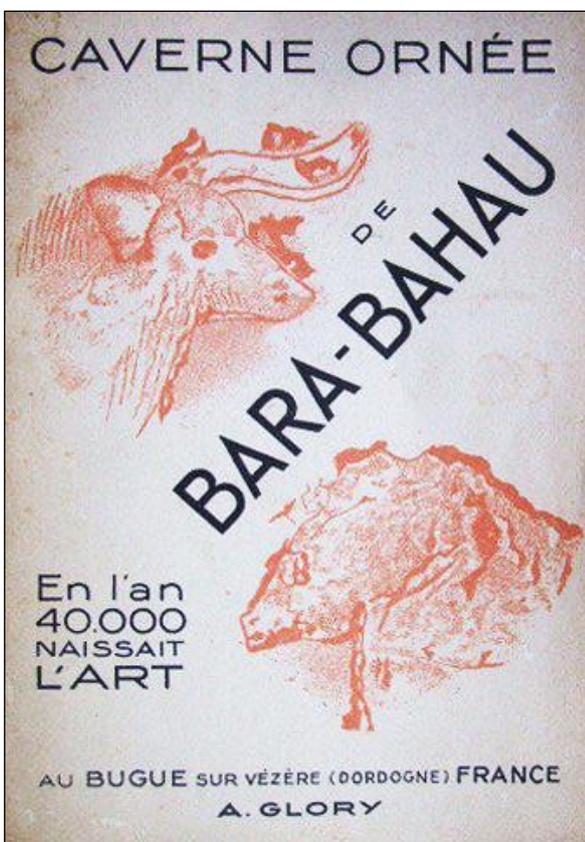
Il n'est pas indifférent aussi de dire que je m'étais intéressé, avec Philippe ROUCH, à plusieurs sites ariégeois ayant des manifestations de ce qu'on appelle de l'art postglaciaire et, avec Jean-Paul CALVET, à la grotte-mine médiévale du trou du Calel à Soréze, dans le Tarn. Pendant des mois, j'avais été accueilli par Jean CLOTTES et François ROUZAUD († 1999) au dépôt de fouilles de la circonscription préhistorique de Midi-Pyrénées où là, la bibliothèque était mise à ma disposition.

Bien qu'à l'époque ces phénomènes étaient rarement rapportés, aidé également par des publications de spéléologues, le résultat permit l'édition à compte d'auteur de l'ouvrage, qui fut couronné par le Prix Martel-De Joly de la fédération française de spéléologie.

Il connut un succès d'estime dans les milieux de la spéléologie mais fut peu remarqué des archéologues. Il faut dire que la recherche était très cloisonnée, que les médiévistes, par exemple, ne s'aventuraient pas dans les grottes et que les préhistoriens étaient plutôt focalisés sur le Paléolithique supérieur.

Il est vrai que ce premier travail souffrait de défauts de jeunesse. Le premier concerne tout un pan du sujet, qualifié d'Art schématique linéaire de tradition ibérique. Je l'ai abordé à partir des travaux de l'abbé André GLORY (1906-1966). Initialement spéléologue au côté de sommités comme Robert De JOLY, il vint à s'intéresser aux grottes préhistoriques jusqu'à, de 1952 à 1963, à la demande de l'abbé BREUIL, effectuer l'étude de Lascaux. Mais, dès 1941, il s'était intéressé à des sites, disons plus « modestes » ou, du moins, qui n'avaient aucune chance de rivaliser avec les grands classiques tels Altamira, Niaux, Pech-Merle, le Tuc d'Audoubert, les Trois-Frères, Lascaux, découverte un an plus tôt.

Pour ajouter à la difficulté, les conditions de publications, à l'époque, n'étaient pas des meilleures, et lorsque l'on compare, par exemple, quelques dessins de GLORY dans le tome X de « Préhistoire », paru en 1948, avec les somptueux relevés des gravures des grottes du Volp, de BREUIL, publiées dix ans plus tard, on a l'impression que le premier abbé cité est dans la plus pure fantaisie ou, du moins, dans une approximation troublante.



André Glory est né à Courbevoie, le 14 mai 1906. Ses études secondaires terminées, il accède à la faculté de théologie

de l'université de Strasbourg et est ordonné prêtre en 1933. Il enseigne pendant quelques années au petit séminaire de Sundgau, puis est nommé vicaire à Orbay (Haut-Rhin). C'est là qu'il commence à s'intéresser à la préhistoire, fouillant des fonds de cabanes néolithiques, fort nombreux dans cette région

La Seconde Guerre mondiale vient interrompre ses activités ecclésiastiques et archéologiques. Les aléas de la campagne de France le conduisent à Toulouse, en juin 1940, où il s'installe pour plusieurs années. Il devient là professeur de sciences au petit séminaire. Sa passion pour la préhistoire, toujours très forte, la proximité des sites pyrénéens, lui font renouer contact avec le passé. Soutenu par l'abbé Breuil, le comte Bégouën et M. Grenier, professeur au collège de France, en 1942, il présente une thèse de doctorat à l'université de Toulouse sur « Le Néolithique en Haute-Alsace »

La guerre terminée, il revient en Alsace. Malgré l'éloignement des sites paléolithiques, il continue ses recherches sur l'art préhistorique : en Ardèche, en Périgord et même au Sahara et au Maroc où, de 1950 à 1952, il est chargé de mission par le gouvernement chérifien.

En 1952, il est nommé ingénieur au C.N.R.S. et chargé par le ministère de l'Éducation nationale pour relever les dessins de Lascaux. Il mène à bien cette mission. Ses remarquables relevés forment l'essentiel du célèbre ouvrage « Lascaux inconnu », publié seulement en 1979 par le C.N.R.S.

Spécialiste de l'art préhistorique, il ne se limite pas seulement à la « pierre ancienne ». Il est un des pionniers de l'étude des figurations pariétales post-paléolithiques. Cela nous vaut le premier ouvrage important sur cette période, le tome X de « Préhistoire », consacré aux « Peintures de l'Age du métal en France méridionale », publié en 1948. Ses publications sont fort nombreuses et d'excellente qualité. Il faudrait plusieurs pages pour citer sa bibliographie !

De 1941 à 1944, il a également le mérite de publier quelques ouvrages de vulgarisation sur la spéléologie et la préhistoire, ouvrages qui peuvent paraître désuets aujourd'hui, mais qui susciteront bien des vocations.

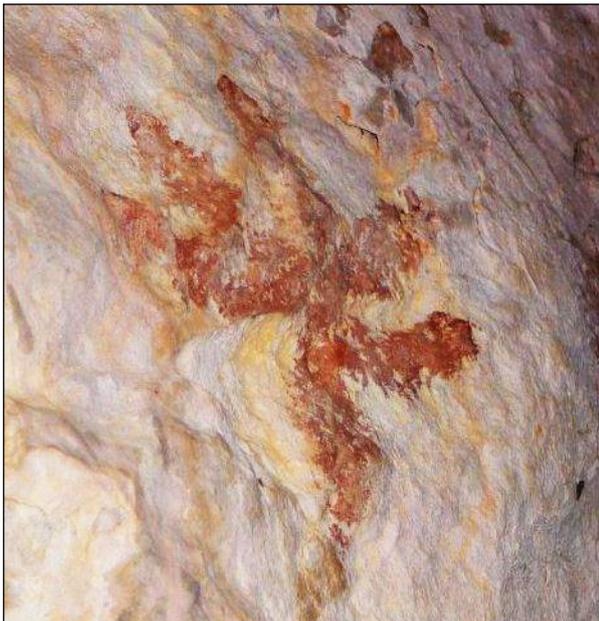
Malgré de fréquentes crises de rhumatismes, il continue inlassablement ses travaux, donnant le meilleur de lui-même. Son travail est d'une minutie extrême et d'une grande rigueur. Il semble promis aux plus hautes distinctions quand un accident mortel le stoppe en pleine ascension, le 30 juillet 1966, du côté de Sansan, dans le Gers.

Sur le plan humain, l'abbé Glory était d'un abord froid, un peu rugueux, peut-être à cause de cette rigueur de l'esprit qui lui était propre. Le premier contact avec lui s'avérait rarement enthousiasmant, mais il était doté d'un jugement rapide et infaillible. Dès que sa confiance était acquise, on découvrait alors un homme de cœur, prodiguant sans compter une grande chaleur humaine. Sa compétence, le sérieux avec lequel il effectuait ses tâches, lui valurent l'estime et la considération des plus éminentes personnalités. À tous ces titres, il mérite de rester parmi les grands noms de la préhistoire.

Marcel ABAD, président du comité départemental de spéléologie du Lot († 2011)

Avec Philippe ROUCH, j'ai eu l'occasion de revenir sur l'un des sites qu'il présente et, si le résultat de nos propres relevés est plus détaillé, il faut dire que ce fut au prix de nombreuses séances sur le terrain. Or, l'abbé GLORY, en ce temps-là, s'attaquait à un sujet vierge, où tout était à découvrir. Comme dans d'autres domaines, il y avait tant à faire que la tentation de survoler le sujet était grande, laissant à d'autres générations le soin d'approfondir.

Mais l'abbé GLORY était aussi et d'abord un homme de son temps, imprégné de ces extraordinaires découvertes archéologiques qui étaient révélées partout sur la planète dès le XIX<sup>ème</sup> siècle ; il avait acquis une culture encyclopédique et, si l'on avait un reproche à lui faire, c'était de n'avoir parfois pas su tenir la bride à cette culture. Il n'en demeure pas moins un pionnier et, sans lui, le présent travail n'existerait pas.



Reste le cas du schématisme linéaire de tradition ibérique et là, si je plaide coupable, je veux quand même présenter ma défense.

Dans une de ses publications, GLORY présentait une carte montrant la France, l'Espagne et un morceau d'Afrique du Nord, carte agrémentée de noms de lieux et de flèches. Il écrivait : « ... ces pratiques empreintes d'influences méditerranéennes et qui semblent provenir de la péninsule ibérique (Alvao, Cerro de los Santos, Villasabariego, Parada, Lerilla) se sont répandues dans les Pyrénées centrales depuis Marignac jusqu'à Ussat-les-Bains en passant par Prat et le Mas d'Azil et se sont étendues jusque dans les Deux-Sèvres, les Bouches-du-Rhône et la Drôme en bifurquant à Toulouse (Tolosa), où fut trouvée une poterie gravée... »

*Grotte Chuchy à Tourves, Var. Peinture schématique. (Photo Martine MOURNARD) pour NATURE, PASSIONS.*

J'avais trouvé ces pérégrinations à partir d'un supposé point d'émergence un peu « osées » ; sans doute, l'abbé, qui admettait vers la fin de sa carrière qu'une partie de l'art schématique aurait pu être d'essence médiévale, avait exposé sa thèse de façon simplificatrice et même simpliste. Il n'en demeure pas moins qu'à cette époque, j'ignorais tout des travaux concernant la péninsule ibérique de BREUIL et de ses alliés. Pour une raison très simple : en 1985, et rien n'a changé sous ce rapport, les publications spécialisées coûtent cher, et encore faut-il qu'elles se trouvent facilement à la

vente. Les bibliothèques, alors ? Mais où trouver le temps pour quelqu'un salarié en entreprise de compulsurer une œuvre telle : « Les peintures rupestres schématiques de la Péninsule ibérique » et ses trois volumes, sans préjuger de la possibilité d'accéder à une bibliothèque universitaire ? Bref, les temps n'étaient pas mûrs, le bon abbé GLORY me le pardonne...

L'autre défaut de jeunesse est d'une tout autre nature. Une partie de la première édition de « Survivance... » est consacrée à des développements de méthodologie : j'y proposais une fiche d'analyse de site et une « fiche d'analyse graphique ». L'idée était d'exploiter un certain nombre de critères choisis à partir d'un fichier composée de fiches carton à perforations — il n'existait pas de micro-ordinateurs à petit prix en ce temps — que l'on encochait avec une pince à valider les tickets de tiercé et que l'on sélectionnait avec des aiguilles à tricoter. On arrivait ainsi, rien que pour la **fiche d'analyse de site**, à 76 critères qui, théoriquement, cernaient sa réalité dans ses moindres aspects, y compris anthropiques.

**La fiche d'analyse graphique.** — Elle avait la prétention de cerner le procédé d'exécution des figurations. Leurs dimensions, leur position par rapport à la lumière naturelle, à la voûte, par rapport à la topographie, leur état de conservation, leur éventuelle patine mais, surtout, de les situer dans un « catalogue des signes » fort — excusez-moi du peu — de 296 articles, plus les associations de signes ! <sup>(1)</sup> Le lecteur un peu averti pourra y reconnaître l'influence des travaux du professeur LEROI-GOURHAN et de son organisation du sanctuaire paléolithique.

Avec le recul, je crois que j'avais voulu passer du statut de compilateur à celui de chercheur. Or, l'expérience m'a montré que l'étendue et la diversité du sujet ne peuvent se passer, et de compilations, et de recherches. Faute de pouvoir aller dans tous les cas sur le terrain, j'ai donc préféré, plus modestement, me limiter à un rôle de compilateur.

Paul BELLIN (1931-1987), décédé peu après la parution du livre, avait accepté de le préfacer avec beaucoup d'indulgence. Spéléologue, passionné de préhistoire, il avait été instituteur itinérant chez les Touareg et avait terminé sa carrière comme principal du collège de Buis-les-Baronnies. Nous avions correspondu activement et ses nombreuses publications m'ont fait connaître l'art schématique de la zone Rhône-Alpine.



*Paul BELLIN.*

J'ajoute aussi que j'avais reçu le soutien de Jean CLOTES, alors directeur de la circonscription Midi-Pyrénées des Antiquités Préhistoriques et de Gérard PROPOS († 2002), qui fut président de la fédération française de spéléologie, créateur de la commission des grandes expéditions spéléologiques françaises et secrétaire, puis vice-président, de l'Union internationale de spéléologie.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je voudrais expliciter les nouveaux choix qui ont présidé à l'édition présente, marquée par un important bouleversement, non seulement dans la forme — l'édition électronique — mais aussi l'esprit.

## PLAIDOYER POUR LES ÂNES

J'allais vers mes douze ans quand mon beau-frère me fit faire l'ascension du pic du Gar, plus exactement du Saillant qui, de ses 1756 mètres, domine la haute vallée de la Garonne, légèrement en aval de Saint-Béat.

---

<sup>1</sup> *Bien des chercheurs, notamment dans l'art pariétal et rupestre, ont établi des corpus, mais ces corpus sont dans un environnement donné homogène ; le mien recouvrait tellement d'espace et de temps qu'il n'avait aucune signification et devenait rapidement inutilisable dans le cas de nombreuses figurations sur un même site.*



Bien que moins haut de 29 mètres que le pic du Gar lui-même, le Saillant, comme bien d'autres sommets pyrénéens, a été cîmé d'une immense croix métallique. Faut-il y voir la volonté de christianiser un site qui a livré des autels votifs gallo-romains par quelques fouilles sommaires dans la pelouse sommitale ? Quoiqu'il en soit, cette croix, peinte régulièrement, est régulièrement constellée de graffiti, essentiellement des signatures. Et mon beau-frère avait eu cette observation définitive en me montrant ces dernières : « Le nom des ânes est écrit partout ! »

Depuis, le temps a passé. Bien du monde a ascensionné ce sommet qui permet, par beau temps de voir, au-delà de l'Espagne, les glaciers de la Maladetta et le pic d'Aneto, point culminant des Pyrénées.

Et les « ânes », avec une constance rare, ont continué à graver leur nom sur la croix. Des années plus tard, après cette première ascension qui sera suivie de bien d'autres, j'assistai à un événement qui me fit réfléchir : le président de la République du moment, François Mitterrand, inaugurerait en grande pompe le premier Airbus long-courrier à Toulouse. Après une présentation musicale qui évoquait les différents pays engagés dans la fabrication de l'avion, il fut convié à signer le Livre d'Or. N'ayant pas de stylo sur lui, il en emprunta un à une des « huiles » qui l'entouraient, signa le Livre et remit (machinalement ?) le stylo dans la pochette de sa veste

destinée à cet usage. Ce qui me plongea dans un abîme de réflexions. Si le nom des ânes est écrit partout, le président de la République est un âne. Dans ce cas, élu au suffrage universel, il préside une république d'ânes et, comme je suis partie prenante de cette république... S'il ne l'est pas, le proverbe de mon beau-frère est erroné. On voit là la difficulté de qualifier ou non d'âne les personnes, et la tentation de les classer en fonction de leur niveau social. D'autant que, si l'on revient au sujet qui nous préoccupe, à savoir notamment les manifestations graphiques en lieux souterrains, on est confronté à une population qui s'alphabétise lentement et qui utilise plutôt des signes que des lettres. C'est ainsi que, tout doucement, j'en suis venu à ne plus émettre de jugements à l'emporte-pièce.

### **Le périmètre de la recherche.**

Dans la notion d'art pariétal, il y a associés deux mots simples — ou du moins le paraissent-ils — qu'il convient de préciser autant que faire se peut, car ils conditionnent les limites, ou périmètre, du présent travail.

### **L'art.**

Si l'on en croit l'immense littérature sur le sujet, son sens premier actuel le définit comme : « ...une activité humaine, le produit de cette activité ou l'idée que l'on s'en fait, s'adressant délibérément aux sens, aux émotions et à l'intellect. On peut dire que l'art est le propre de l'homme et que cette activité n'a pas de fonction clairement définie.... »



La définition est déjà assez large pour qu'on puisse y glisser beaucoup de choses et leur contraire. De plus, on sait que la perception de l'art a varié dans le temps et qu'elle varie encore selon les cultures. En ce sens, il semble illusoire de donner une définition universelle. On pourrait dire que : « ... est art ce qui fait l'objet d'un consensus pour un groupe donné... », Le groupe donné pouvant aller du petit cénacle d'initiés à ce qu'on appelle le « grand public ».

*Pour le musicien, le violon est un outil. Mais un stradivarius n'est-il qu'un objet parmi tant d'autres et ne dépasse-t-il pas, par son dessin, le savoir-faire de l'artisan pour accéder à un statut transcendantal ?*



Léonard JESSOME, né en 1963. Portrait.

Au fil du temps, on a créé une liste très ouverte de produits : musique, architecture, peinture, sculpture, poésie, littérature, danse, théâtre, renforcée par la technologie : photo, cinéma, bande dessinée, etc. Parallèlement, la notion de « beau », jugement de goût hérité des périodes classiques, a été battue en brèche par l'art contemporain, friand des transgressions et des ruptures. Il en va de même du style, qui caractérisait une époque. On en est même venu à une prolifération de la notion d'art, avec des catégorisations telles que l'art premier, l'art brut, l'art naïf, l'art des rues (street art), l'art de plein air (landscape art), et bien d'autres... Le rapport entre « beauté » et « art » a été lui-aussi bouleversé, par exemple lorsque l'œuvre d'art représente la nature de manière effrayante, voire repoussante (Picasso, Bacon...) Il est vrai que la notion de « beauté » ne se laisse pas facilement mettre en équation : quelle formule mathématique différencierait la courbe d'un « beau nez » de celle d'un « vilain nez » ?

Pour encore compliquer les choses, le discours sur l'art a parfois postulé qu'il y aurait des sortes « d'intentions » en fonction des époques et des usagers : par exemple, l'art pariétal préhistorique serait lié à une intention de transcendance (magie de la chasse, chamanisme...), de même que l'art dont la thématique recoupe une religion (art sacré), art des malades mentaux, art inconscient, involontaire...sans parler des « racines sociales » de l'art. Entre le « sublime » et le « médiocre », entre le créateur de génie et l'automate, il y a donc tout un lot de possibilités, sans parler de l'auto-proclamation chère à Duchamps et son urinoir.

Cependant, la définition de l'art ne saurait s'en tenir là. On sait aussi que l'art est «...l'ensemble des règles et techniques d'une activité professionnelle ou autre ». En ce sens, on parle de l'art de la guerre, de l'art culinaire, de l'art de la pêche à la ligne, pour parler d'un savoir-faire. Dans cette acception, l'artisan devient celui qui crée des objets ou des ensembles d'objets avec des dispositions qui dépassent la simple nécessité pratique. On parle même « d'artisanat d'art » pour certaines professions, tels les céramistes, les luthiers, les relieurs, les bijoutiers, les maroquiniers, les souffleurs de verre, etc. Leur point commun ? Un savoir-faire inégalé pour transformer la matière et produire des objets uniques ou en petite série que l'industrie est incapable de réaliser.

On aurait donc une ligne de démarcation entre, d'un côté, des œuvres n'ayant pas une fonction « matérielle » et des objets « utiles ». Mais alors, dans ce dernier cas, quel intérêt aurait l'incrustation de marqueterie de nacre sur un stéréoscope de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle ou la sculpture d'une tête humaine ou animale sur une pipe de Saint-Claude ? Et que dire des sculpteurs de la cathédrale de Rouen ? Artistes ? Artisans ? Ces deux catégories n'avaient-elles pas l'obligation d'utiliser leur talent pour en vivre ? Les premiers vivaient-ils la « tête dans les étoiles » et les autres « les pieds sur terre » ?

Pour ces raisons, j'ai retenu la notion « large » de produit de l'activité humaine pour cette recherche. S'il est incontestable que l'on puisse établir une hiérarchie de valeurs dans ce que nous rapportons dans ce travail, ceci est appelé à rester un sentiment personnel de l'auteur et des lecteurs. Loin de moi l'idée de prétendre qu'il y a égalité entre un choral de Jean-Sébastien Bach et la dernière chanson à la mode de X. (je ne veux fâcher personne...), mais aller sur ce terrain ne relève plus de l'archéologie, mais de la philosophie.

### La paroi.

Quand j'ai rédigé la première version de « Survivance... ». Les choses paraissaient, sinon nettes, du moins en train de se normaliser au sujet des notions de « pariétal » et « rupestre ». Pariétal s'appliquait aux parois de grottes et rupestre aux rochers de plein air. Cette dichotomie simple souffrait d'imprécisions dans la zone floue des abris sous roche, auvents, surplombs, cavités sans zone obscure profonde, et je m'en étais tiré par une astuce sémantique en inventant la notion d'« intériorité ».

Il semblerait, au vu de bien des publications spécialisées et des divers dictionnaires que l'on peut consulter par internet, que l'imprécision de ces termes ne soit pas l'exception, mais la règle. Toutefois, les milieux intéressés ont été préoccupés de clarifier le vocabulaire ; c'est ainsi que Jean-Claude BESSAC, archéologue du C.N.R.S., spécialiste des sociétés méditerranéennes et du travail de la pierre, pose quelques principes <sup>(2)</sup> : « ... Rappelons les nuances entre

<sup>2</sup> *Techniques et économies des tailles et creusements rupestres : quelques repères, in « De la spelunca à la roca : l'habitat troglodytique au Moyen Age. Actes du 1er colloque de Saint-Martin-le-Vieil. Amicale laïque de Carcassonne. Association les Cruzels de Saint-Martin-le-Vieil. pp. 18-27.*

troglydite, pariétal et rupestre... Le mot troglodyte concerne surtout ce qui touche aux cavernes naturelles habitées et seulement par extension récente, le domaine des ouvrages souterrains creusés... Si l'évolution actuelle du sens de ce mot tolère que l'on qualifie parfois de « troglodytique », voire de « troglodyte », une église ou une fortification taillée dans la roche du substrat, il serait néanmoins abusif de l'étendre à d'autres ouvrages creusés dans le rocher, comme les tombeaux et les aqueducs, par exemple...

L'adjectif « pariétal » concerne toutes les actions et le résultat de ces actions à partir du moment où elles sont réalisées sur les parois rocheuses sans en modifier la forme générale, qu'elles se situent à l'intérieur d'une cavité naturelle ou à l'extérieur. Il s'agira donc avant tout de peinture ou de gravure mais pas de taille ou de sculpture dans la masse.

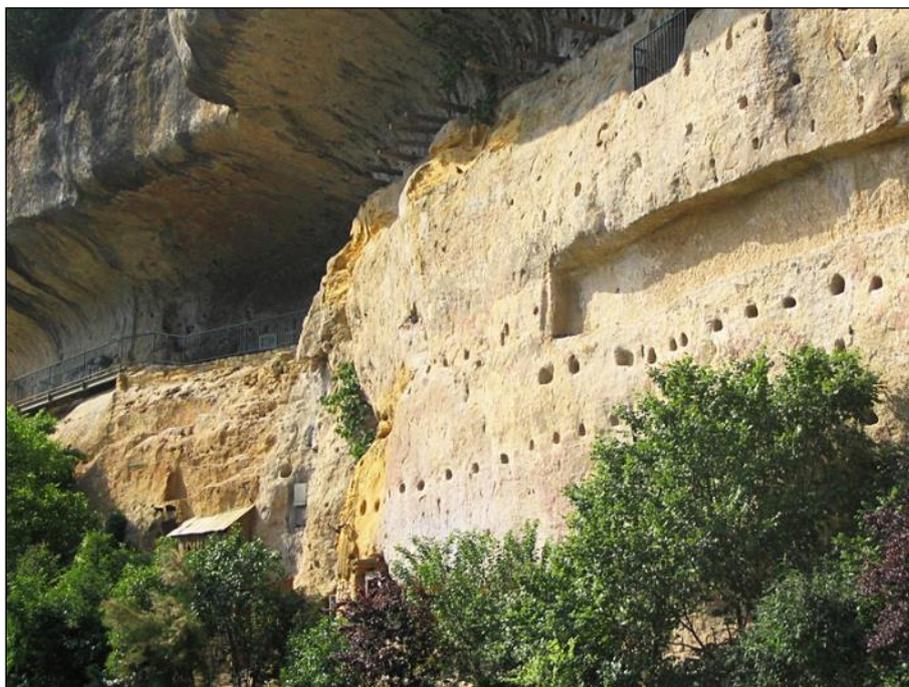
### **Le rocher.**

L'acception du mot « rupestre » est beaucoup plus large : cet adjectif désigne la roche en général, tant en profondeur qu'en surface et il en est de même pour tout ce qui est exécuté sur son épiderme et à l'intérieur de sa matière. D'un point de vue pratique, lorsque la roche est modifiée dans son aspect superficiel ou profond, le mot rupestre est applicable dans les deux situations. Tel est le cas de la peinture ou de la gravure sur roche comme celles du Mont Bégo dans le parc du Mercantour ou du Val Camonica en Italie. Il peut donc exister, par exemple, un travail rupestre dans un habitat troglodytique naturel.



*Saint-Roman-de-l'Aiguille, Gard. Sarcophages rupestres.*

De même qu'un habitat troglodytique, un ouvrage rupestre peut être mixte : en partie située dans la roche (naturelle ou taillée), en partie constitué de structures bâties ; l'abbaye de Saint-Roman-de-l'Aiguille près de Beaucaire dans le Gard se présente ainsi. Les techniques rupestres concernent aussi, par ailleurs, des éléments entièrement à l'air libre comme les sarcophages de la nécropole du même site qui sont creusés à même le rocher au sommet de l'affleurement rocheux dans lequel est taillée l'abbaye. Les modifications de formes à des fins architecturales ou non du substrat rocheux ou de falaises par la taille, la sculpture ou le creusement entrent également dans cette définition... »



*L'espace habitable est augmenté côté vide par une construction en porte-à-faux et, côté paroi, par un surcreusement, d'où l'imprécision des meilleurs classements systématiques. Roc-de-Cazelle, les Eyzies-de-Tayac, Dordogne.*

On le voit, les meilleures définitions n'éliminent pas ces zones floues aux limites de l'un ou de l'autre des critères. J'ai donc été amené, pour circonscrire clairement le périmètre de cette nouvelle version, à poser la définition suivante à « pariétal » : « ce qui appartient au rocher profond, naturel, ou par ses substituts tels que : amas de blocs, dévers plus ou moins surplombants, creusements anthropiques, bâti, et ce qui est issu de la roche profonde, essentiellement l'eau, vieille passion de spéléologue. Sont exclues les mines, qui sont un domaine d'études très particulier. Ce qui introduit dans le champ de la recherche des sites nouveaux, tels les abris-sous-roche faits de blocs accumulés et/ou de géodes comme dans les massifs gréseux, les abris de falaises surplombantes, les carrières, les souterrains, certaines caves, «

grottes et nymphées », au sens de l'ornement des grandes demeures et certaines sources mises en scène par une architecture très spécifique.

On notera que la notion de « grotte », telle que l'entendent les spéléologues, basée essentiellement sur les phénomènes des terrains karstiques (étendus à quelques roches qui se prêtent plus ou moins bien à ces phénomènes), se trouve largement dépassée. Elle rejoint toutefois la perception populaire qui ne fait pas nettement la différence entre ce qui est naturel et artificiel.

La première édition du « Dictionnaire de l'Académie française », paru en 1694, indique que la grotte peut être « naturelle » ou « faite par artifice ». Avec la Renaissance et le retour à l'Antique, on se rappelle que la grotte était l'habitat des divinités et des nymphes, divinités de second ordre de sexe féminin, qui personnifient les activités créatrices et productives de la nature. Née en Italie, la vogue des grottes artificielles obéissant à cette thématique a gagné la France vers le milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle. Ce qui est remarquable, c'est que, sous le même nom, on a englobé indifféremment des grottes entièrement architecturées et des amas plus ou moins savants de blocs. Associées à de prestigieuses demeures de la Renaissance et jusqu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle, elles n'ont aucun rapport avec les grottes de l'époque romantique, véritables fac-similé faites de rochers assemblés avec, parfois, de véritables concrétions abusivement prélevées dans des cavernes.

D'autre part, des sites entièrement architecturés ont reçu le nom de « grotte », bien que n'ayant aucun aspect évident qui puisse faire penser à une cavité naturelle du sous-sol par un cheminement linguistique aussi tortueux qu'intéressant. Initialement, il y eut le « grotesque », avec un seul « T ». Il qualifie les ornements de la Domus Aurea à Rome, la Maison de l'âge d'or (nommée aussi Maison Dorée) construite par Néron et qui est ornée de motifs perçus comme étranges à la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, lorsqu'un jeune Romain tomba dans un trou sur les pentes de l'Oppius et se retrouva dans une sorte de « grotte » couverte de peintures surprenantes, d'où le nom de grotesques que l'on donna à ces peintures. En réalité c'était la Domus Aurea qui était ensevelie depuis des siècles, comme d'autres maisons romaines et il n'y avait aucun rapport avec la grotte au sens de cavité, éventuellement artificielle.



*Grotte aux coquillages, Viry-Châtillon. Vestige de la fin XVII<sup>ème</sup> - début XVIII<sup>ème</sup> siècle, situé au cœur du domaine de Piédefer à Viry-Châtillon. La construction de la salle voûtée daterait de 1674, mais son ornementation de rocaïlle aurait été constituée après 1692.*

Le terme a ensuite évolué vers le sens de « bizarre » et même « ridicule », « extravagant ». Ce type de décor a développé une exubérance de formes et de matériaux. Les fresques se sont enrichies de mosaïques de galets, de pierres colorées, de coquillages, le tout soutenu par des animaux fantastiques et des personnages issus de l'antiquité grecque et romaine, agrémentés parfois par des concrétions de grottes, appelées : congélations <sup>(3)</sup> et il s'est créé une sorte de « modèle » qui a été introduit dans certains châteaux, souvent en liaison avec les jardins et les plans d'eau. Et,

<sup>3</sup> Cette appellation est intéressante. On aurait pu penser à « pétrifications », mais cette analogie avec les stalactites hivernaux rend mieux compte de l'idée qu'on se faisait à l'époque de ces phénomènes, que l'on croyait se former et se régénérer très vite, ce qui soulageait la conscience de ceux qui repartaient d'une visite de grotte en ayant cassé des concrétions en souvenir ou qui pillaient de fond en comble une cavité pour les besoins de ces fameux édifices. Il y eut, en Occident, une profusion de grottes de ce type. Puis la perception de la grotte évolua avec le romantisme, et si le décor devint moins exubérant, nombre de demeures, de parcs publics, tinrent à avoir « leur » grotte, même modeste.

par un artifice de langage, ces édifices « grotesques » sont devenus des grottes !

Avec le développement du tourisme, le problème ne gagna pas en clarté, car le public découvrit les « grottes » sous-glaciaires et toutes celles nées de la dissolution de roches comme le grès, ou bien les amas de granites ; ainsi, dans le Sidobre, la célèbre grotte de Saint-Dominique, dans laquelle le fondateur de l'ordre des Frères prêcheurs aurait vécu, n'est qu'un empilement chaotique de blocs de granite. De nombreuses cavités des falaises côtières eurent aussi ce nom, des sites troglodytiques, des resserrements dans les canyons et, plus loin de la métropole, les tunnels générés dans les coulées de lave.

Cette exubérance de variantes dans laquelle les cavités artificielles étaient elles aussi mises sur le marché du tourisme ne favorisa pas la séparation entre « naturelle » et artificielle ». D'ailleurs, les divers opérateurs en profitèrent d'une manière assez amusante : ceux qui exploitaient un site naturel mettaient l'accent sur le fait qu'une telle merveille ne devait rien à la main de l'homme ; les autres faisaient s'extasier le public devant cette œuvre colossale entièrement faite par la main de l'homme, et chacun y trouvait finalement son compte.

Reste le problème des qualifications « troglodytique » et « rupestre », déjà bien déblayé par les travaux de Jean-Claude BESSAC. J'ai retenu la règle suivante, dont je reconnais la subjectivité et qui prévaut dans ce travail, faute de mieux.. Pour le troglodytisme, la paroi, dans des volumes et des formes variables, est **rejetée à l'intérieur** de la roche ; pour le rupestre, la paroi se **projette à l'extérieur** et s'unit intimement avec le bâtiment. Bien entendu, tous les cas intermédiaires se rencontrent. Le poète dirait que l'Homme, confronté au vide lorsqu'il ne trouve plus de paroi, la crée, et le mathématicien que le troglodytisme est affecté du signe « moins », tandis que le rupestre est affecté du signe « plus » !

Il est probable que j'ai parfois outrepassé la rigueur des définitions, mais le lecteur me pardonnera : il y a tellement de choses curieuses à rapporter !

Pour conclure, notons que tout ce qui précède rejoint la philosophie retenue actuellement par les chercheurs <sup>(4)</sup> à propos de ces thèmes qui intéressent aussi bien les archéologues que les médiévistes, les géographes, les historiens de l'art et bien d'autres...

### Rendre à César...

On l'aura compris, ce travail est essentiellement un travail de compilation, et outre une base livresque, il fait largement appel à internet, devenu incontournable de nos jours. De ce fait, un certain nombre de précisions s'impose.

Si les emprunts à la littérature « papier » sont faciles à gérer, il en va autrement des informations issues du net. Toutes ces informations, photos, textes, idées, sont le fait d'auteurs, mais la difficulté vient de la plus ou moins grande facilité de joindre ces auteurs. Disons-le tout net : dans la plupart des cas, c'est « mission impossible », et c'est bien dommage, car les fois où un contact direct est établi, il y a souvent l'opportunité d'obtenir des précisions et d'autres informations sur le sujet, informations qu'on n'aurait pas pu détecter, et il s'ensuit parfois une fructueuse collaboration, avec un véritable échange.

Le problème vient de ce que les auteurs de blogs n'ont pas l'habitude de donner les moyens d'être contactés bien que, parfois, ils fassent état d'un « copyright » illusoire, et c'est dommage. Sur certains sujets, comme des sites de plein air, touristiques ou des amateurs au sens large montrent des vues tout à fait intéressantes. Et si, par chance, un lien permet un contact, dans bien des cas, il n'y a aucun retour.

On constate aussi que, contrairement à votre serveur, beaucoup d'internautes n'ont pas d'âme, et que tout le monde « repompe » tout le monde, dans la civilisation du « copier-coller ».

On pourrait argumenter que, dans notre civilisation du net, après tout, celui qui met quelque chose sur la « toile » est d'accord pour que cette chose devienne en quelque sorte publique. C'est d'ailleurs, semble-t-il, la philosophie que mettent en place les grands serveurs, genre Google...

Du temps des publications « papier », les bibliographies permettaient, plus ou moins facilement, de retrouver les ouvrages, et des indexations par dates, auteurs, thèmes, étaient possibles.

Ayant jadis beaucoup fait de travaux bibliographiques, je me suis interrogé sur la question de savoir ce que les documentalistes pensaient du problème. Apparemment, pour eux, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et ce serait simplement, dans le descriptif d'un ouvrage, la partie consacrée à la présentation matérielle de l'ouvrage (Revue, année, volume, fascicule, page, etc. qui changerait, pour faire place à un référent électronique. La réalité, hélas, est tout autre. Au mieux, vous allez avoir quelque chose comme : [http://www.tripadvisor.fr/Attraction\\_Review-g187174-d2010476-Reviews-Niaux\\_Caves-Tarascon\\_sur\\_Ariege\\_Ariege\\_Midi\\_Pyrenees.html](http://www.tripadvisor.fr/Attraction_Review-g187174-d2010476-Reviews-Niaux_Caves-Tarascon_sur_Ariege_Ariege_Midi_Pyrenees.html)

Au pire : <http://revue.osteo4pattes.fr/spip.php?article954> pour ce qui concerne la grotte de Niaux, par exemple, le summum étant atteint avec : Error! Reason: File "241-06.htm" was not found (2)!

On conçoit la difficulté de bâtir quelque chose de raisonné et de fiable, surtout qu'hélas, trop souvent, l'appel à une référence ne produit qu'un message du genre « sorry... » Ou « error... » J'ai donc adopté la philosophie suivante, qui semble d'ailleurs assez fréquente sur le net : dans la mesure où ma compilation est perpétuellement accessible et amendable, j'invite tous ceux qui auraient dans celle-ci quelque chose qui émane d'eux, et qu'ils ne veulent pas y voir figurer, à demander sa suppression.

---

<sup>4</sup> La révision de ce travail doit énormément à Christophe Gauchon, chercheur au Laboratoire EDYTEM-UMR 5204 du CNRS. « Environnements, Dynamiques et Territoires de la Montagne », Université de Savoie, qui a publié en 1997 : *Des cavernes et des hommes. Géographie souterraine française*, in KARSTOLOGIA mémoires n° 7.